

ITALIEN

Écrit

Toutes séries

Commentaire d'un texte

Le passage proposé cette année à l'attention des candidat.e.s était extrait de *Padre Padrone. L'educazione di un pastore*, publié par Feltrinelli en 1975, écrit par Gavino Ledda. Le jury ne s'attendait pas à ce que les candidat.e.s connussent *Padre padrone* ni son adaptation au cinéma en 1977 par les frères Taviani. Deux copies en ont fait état, l'une faisant montre d'une culture cinématographique certaine et, bien évidemment, très appréciée. Rappelons qu'en manque de connaissances sur l'auteur, on peut toujours exploiter le paratexte. Le sous-titre «L'educazione di un pastore» conférait au récit autobiographique une dimension pédagogique, mais aussi littéraire, sorte de clin d'œil aux ouvrages de Fielding, Goethe ou Voltaire, dénotant une moindre ingénuité littéraire que celle qu'on prêterait à un berger autodidacte. Au vu de « l'anti-éducation » décrite dans le texte, le sous-titre revêtait également une valeur provocatrice et quasi antiphrastique, comme l'a judicieusement relevé l'auteur d'une copie.

Avec son ancrage socio-géographique et historique très prégnant (la Sardaigne profonde des années cinquante), le passage avait un intérêt 'civilisationniste' évident, que certain.e.s candidat.e.s ont très bien su cerner et développer. Cependant, nous conseillons aux candidat.e.s de ne pas se livrer à des mises en contexte trop mécaniques : si l'on a apprécié la capacité à situer le moment de publication du texte dans le contexte des années de plomb, l'établissement d'un lien de cause à effet entre la violence sarde et cette conjoncture par l'un.e d'entre eux a paru discutable. Plus largement, nous ne saurions que trop recommander de ne pas axer toute l'analyse sur un élément partiel du texte, développant à partir de lui le contenu de fiches de connaissances : un nombre important de candidat.e.s se sont en effet focalisé.e.s sur la question de la mafia, faisant de la dénonciation qu'ils.elles voulaient voir l'axe de lecture principal du texte.

L'évocation d'autres œuvres ou d'autres auteurs, en particulier, sardes, était également d'autant mieux venue qu'elle n'allait pas de soi. Toutes références confondues, on a pu rencontrer au fil des copies les noms de G. Leopardi, G. Verga, C. Alvaro, G. Deledda, L. Sciascia, P. P. Pasolini, R. Saviano, M. Agus. Parmi les auteurs français, on a relevé ceux d'E. Zola, Maupassant, et même ou surtout d'Honoré d'Urfé! De fait, l'évocation d'une littérature pastorale, totalement alternative aux écritures du 'vrai' berger, était, fût-ce en contrepoint, fort bienvenue. Ni la préciosité ni le paysage bucolique n'ont leur place dans la description d'une nature âpre et d'une condition rude où la 'pastoralité' est tout sauf un déguisement et une fiction. Rien à voir non plus avec le romantisme conceptuel du *Canto notturno di un pastore errante dell'Asia* de Leopardi que plusieurs candidat.e.s ont su citer. Inversement, les propositions d'alter ego littéraires ou cinématographiques qui inscrivaient le texte dans une continuité *verista* et/ou *neorealista*, entre *Rosso Malpelo*, *il pastore leli* et *Sciuscià* et *Ladro di bicicletta*, étaient des plus pertinentes.

Si les quatre voies indiquées par le narrateur (l'élevage, l'émigration, l'entrée dans les forces de l'ordre, le banditisme) ont été généralement identifiées par les candidat.e.s, peu ont songé au fait que l'écriture constituait l'issue finale choisie par Ledda qui, en témoignant de son enfance et de son parcours, avait pris une distance radicale avec ces premières options. Les candidat.e.s ont su généralement analyser le jeu des temps et en déduire le caractère rétrospectif de l'écriture, mais peu sont allé.e.s jusqu'à intégrer cette perspective dans leur commentaire. Aussi n'ont-ils.elles que rarement exploité l'exceptionnel retournement que constituait la métamorphose du berger en écrivain, le quasi-analphabétisme auquel semblait le vouer sa terre et son histoire en une écriture originale. Certain.e.s se sont fourvoyé.e.s, prêtant à l'auteur un «fatalisme» et au texte une dimension «tragique» qui sont en l'espèce de véritables contre-sens, sans parler de celui qui a fait prendre à un.e candidat.e le texte pour une «critique de la religion protestante» et le berger pour un «pasteur» de l'Eglise réformée.

Pas plus que le texte n'était réductible à son intérêt *contenutistico*, son écriture ne l'était à celle du témoignage. Il s'agissait d'une sorte de monologue intérieur brouillant les pistes entre la transcription à chaud d'un vécu et la reconstitution *a posteriori* d'une époque révolue, l'expression lyrique d'une crise personnelle et l'analyse plus distanciée aussi bien chronologiquement que psychologiquement d'une condition. De ce point de vue, le texte était rhétoriquement hybride, oscillant entre réalité et imaginaire, autobiographie et essai.

Les candidat.e.s ont su rendre l'ambivalence d'un texte : réaliste, par son contenu - la description d'une enfance confisquée par un contexte social, économique, culturel et géographique carcéral, condamnant l'enfant à des « *lavori forzati* », mais lyrique ou quasi-lyrique par son style. Ainsi le rôle joué par une écriture imagée a été relevé, mais pas toujours de manière exhaustive, alors que les comparaisons du sujet aux animaux («*come una lepre...ingenuo più del montone...bocchegggiavo*») et aux végétaux («*le mie risorse*

rimasero come gemme»...«ero come uno sterpo»... «la tua pianta cresce»... «cervello...mai veramente coltivato»... «lasciandomi come sottobosco ») «zoomorphisaient» ou «végétalisaient» un sujet n'ayant d'autre référence ou culture que la nature : de fait, son «premier livre».

Mais, loin d'être idéalisée, la nature apparaît comme un bain et l'enfance et l'adolescence du berger une condamnation à des «travaux forcés» ; image virulente, non plus empruntée à la nature mais à une institution carcérale et répressive. Le témoignage tourne bien à la dénonciation d'un abus socio-politique, déjà présent dans un autre terme également employé à deux reprises: «tyrannie». L'enfermement redoublé par l'insularité exerce une double «tyrannie» environnementale et socio-culturelle. Ces deux mots transposaient le témoignage de la victime en revendication consciente et collective.

Dans la deuxième partie du texte, le discours autobiographique évoluait en une réflexion, entre chronique et essai, sur le banditisme, objet de considérations psycho-sociologiques, attestant de la popularité de cette figure, de la tentation qu'elle aurait pu représenter, mais aussi du soulagement qu'éprouvait a posteriori l'auteur de ne pas y avoir cédé jusqu'à la condamnation sans équivoque de son évolution mafieuse.

Plus rarement a été noté l'alliage entre un langage familier «*senza leccare i Don...li fa una brutta fine... scivolare nel giro...caldana* », une incursion dialectale «*thiu Juan*» ou le tutoiement « è come un vento che ti brucia...requisiti che non ti trovi...» typique du langage parlé et un vocabulaire plus soutenu, presque *dannunziesco* -«*ruggiva...ubertosa...chimera...impastoiato*». On aurait pu rattacher ce lexique hybride, symptomatique d'une acculturation entre le haut et le bas culturel à une alternance syntaxique entre périodes complexes et une parataxe minimaliste, comme, par exemple : « *Lottato molto, ma pensato poco*» qu'il eût été dommage de normaliser dans la traduction.

Malgré cet ancrage socio-géographique et historique très marqué, le texte traitait de questions universelles : celles des modèles, du choix, de l'émancipation, de l'auto-construction. Le berger de Ledda pouvait alors apparaître comme un avatar sarde d'un Hercule à la croisée des chemins entre vices et vertus, imitation et rébellion, continuité et rupture ; sa «route» comme celle d'une initiation semée d'épreuves et de rencontres avec les «*banditi...eroi*» et monstres chimériques, son témoignage comme un *Bildungsroman*, l'entrée dans l'âge adulte passant par le rejet de modèles générationnels ou locaux, aspect qui n'a d'ailleurs pas échappé à la majorité des candidat.e.s.

Trop souvent cependant, la correction des copies a été rendue laborieuse du fait du niveau linguistique des candidat.e.s, qui s'est avéré cette année particulièrement faible. Trop nombreuses les copies criblées de fautes au point d'empêcher les correcteurs de se concentrer sur les éventuels mérites analytiques ou interprétatifs des pages soumises à leur appréciation. On aimerait pouvoir dissocier le contenu de la langue, mais la tâche est impossible dès lors que celle-ci compromet gravement la lisibilité des idées.

Si déplaisante que soit la chose, un échantillon des incorrections rencontrées, allant du barbarisme au solécisme, s'impose : «nuanzata», «si rifera», «simbolezza», «dimensione», «rinforce», «proteggarsi», «attentivo a», «vicinare», «fuggiando», «dominazione», «allora che certani», «presanti», «scultare», «evolua», «sono opposati», «il bollimento», «si fonde», «all'invece della sua», «capacio», «il suo dispero», «la spaventa», «situazione migliore», «il grego», «si brisa», «di più in più importante», «surprenante», «il scelto», «impotentia», «la piccola taglia», «concernando», «incontenabile», «senza malicia», «confrontazione», «minacciante», «incertitudine»..., au regard desquels la graphie fantaisiste des doubles - une difficulté classique - «raconta», «allienato», «soggetivo», «fanciulezza», «commune», «prigionero», «persona», «vechiezza», «spreggiativo», «corraggio», «aggetivi» - semble vénielle. L'emploi de l'article et du pronom n'est pas maîtrisé : «li permette», «a l'», «nello romanzo», «sul stesso modo», «gli aspirazioni», «cambiare la vita che lui era imposata», «ai occhi», «ai sforzi», «dei eroi». Non moins problématiques la méconnaissance de la morphologie des verbes, mais aussi des conjugaisons - «condusce», «trasparice», «non riesce a», «rinsciterebbero», «si oppono» -, de la différence entre le futur et le conditionnel -«vedriamo...studieremmo...»-, de la concordance des temps «si potrebbe che sia» - .

On a regretté un manque de vocabulaire non seulement critique («l'immagine», «participo», «mitificato», «la sintassa», «frasa», «l'antitesa», «breva», «affigura», «iscirisi», «si poggia su metafore», «descritti», «il simile», «metaforie», «uno soggetto grave», «la paragone»), mais même courant - «più forte», «all'esterne», «esprimata...».

La situation d'enfermement décrite par le protagoniste rendait inévitable l'emploi du verbe «sfuggire», dont très peu de candidat.e.s connaissaient et l'acception figurée par opposition à *scappare*, et la construction: d'où un déluge de «scappare alla sua situazione», «sfuggire il paese», «scapparsi di sua condizione...»scappare dal suo mestiere di pastore»; c'est, sans doute, le verbe qui a été le plus malmené.

On ne peut que redonner aux candidat.e.s des conseils 'évidents': ceux d'apprendre les règles de la grammaire italienne qui ne s'improvisent pas plus qu'une autre, de lire régulièrement et attentivement en italien, de se constituer un vocabulaire à la fois courant et critique. Il est quasiment impossible de mettre la moyenne à une copie dont la lecture est compromise par une accumulation de fautes telles que celles illustrées plus haut. Ces prémisses faites, le jury a quand même pu dégager un peloton de tête et mettre quelques très belles notes, mais l'absence d'un 20 fait qualitativement écho aux remarques précédentes. Malheureusement, même les meilleures copies ont paru cette année moins bonnes que les années précédentes. On a noté cette année les 96 candidat.e.s ayant composé entre 0,5 et 18. La moyenne était à 10,19.

Traduction d'une partie ou de la totalité du texte

Traduction proposée

Et même si j'étais un berger sans malice, plus naïf que le bélier qui fécondait mes moutons, à l'intérieur de moi rugissait un furieux désir de conquérir quelque chose dont je n'avais pas conscience. Calieux dans mes mains et dur dans mes muscles, vieux dans l'activité pratique, forgé par les intempéries du froid et de la chaleur, dans mon esprit j'étais très tendre. Jusqu'alors je n'avais fait qu'agir et réagir à la nature, mais les circonstances n'avaient jamais sollicité mes ressources intérieures, sinon dans une moindre mesure. Beaucoup lutté, mais peu pensé. J'avais beaucoup utilisé mes mains et mes bras, mais mon cerveau n'avait jamais vraiment été cultivé. Toujours à se démener parmi les choses, jamais au-dessus d'elles. Dans mon physique tanné¹, cependant, il y avait un enthousiasme frais et irrépressible. Mon moi resté intact avec toutes ses ressources intérieures cherchait la possibilité de sortir de la tyrannie que le physique avait dû lui imposer. Il se tenait à l'affût : prêt à se réaliser, comme s'il s'agissait d'une réserve cachée prête pour une éventuelle renaissance. J'avais volé à mon père toute la sagesse que lui-même avait à son tour volée aux anciens. À vingt ans, j'étais moi aussi adulte dans le travail, « sage », « vieux ». En moi pourtant mes ressources restèrent comme des bourgeons sur un tronc sec et elles attendaient leur saison pour éclore.

Je savais que ma voie ne serait pas celle du berger. Là, il n'y avait plus de place pour les hommes en bonne santé comme il n'y en eut pas pour les émigrés en Australie ! Moi j'étais en bonne santé, et fort, et presque majeur. Et là, il n'y avait de place que pour les vieux, les bossus et les paralytiques. Et puis ce bourgeon qui languissait à l'intérieur de moi, là il ne pourrait jamais s'ouvrir.

¹ Ce terme, qui ne se trouve que chez Gavino Ledda, pouvait donner lieu à différentes interprétations et a été neutralisé à la correction.